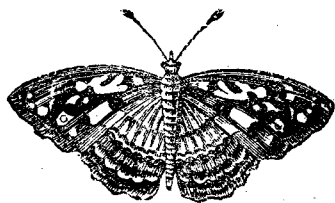


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n^o 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPIERON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.



M. SINGIER

Et le Clavecin de Marie-Antoinette.

Pauvre beau clavecin! tu existes encore, mais non plus dans le palais d'un roi; si de temps en temps tu fais résonner tes sons aigres et criards, que l'on trouvait si pleins et si beaux dans ton jeune temps, c'est la main débile d'un vieillard qui t'anime, toi, qui devais ne servir qu'aux plaisirs d'une reine! Et cependant plus d'une main savante s'est promenée sur tes touches délabrées! A peine peux-tu exhaler de maigres sons; mais si tu pouvais parler, nous redire le temps de ta gloire, alors que Gluck, l'immortel Gluck, que protégeait ta royale maîtresse, vint à la cour de son ancienne écolière, tu pourrais nous raconter les ricanemens de cette troupe dorée d'inutiles de Versailles, en voyant que la jeune reine honorait un simple musicien à l'égal et plus peut-être qu'un des leurs. Te rappelles-tu la première entrevue du grand homme et de la jeune femme? Lorsqu'on annonça M. le chevalier Gluck, la reine se précipita vers le compositeur en s'écriant:

— Ah! c'est vous, c'est donc vous, mon cher maître!

Et le bon gros allemand de sourire, et reconnaissant à peine l'élève qu'il avait quittée enfant:

— Oh! madame que votre majesté est devenue grossière, depuis que je l'ai vue!

A la franchise de ce germanisme (la reine était effectivement engraisée), le flegme des courtisans

ne put y tenir; l'étiquette fut un moment oubliée, on osa rire: la reine partagea la gaieté générale; mais bientôt voyant la confusion du pauvre compositeur qui ne se doutait seulement pas qu'il eût dit une sottise, et qui cherchait partout ce qui pouvait faire naître ce fou rire:

— Messieurs, dit-elle avec cette grâce enchantresse qui ne la quitta jamais, vous serez sans doute charmés de faire connaissance avec un de mes compatriotes, dont l'Allemagne s'honore à juste titre. Il parle très-mal français, il est vrai, mais il possède un langage bien autrement éloquent, et que l'on comprend dans tous les pays. Allons, mon bon maître, ajouta-t-elle en conduisant le musicien au clavecin, un petit souvenir de Vienne.

Gluck comprit alors qu'il avait une revanche à prendre; ses yeux s'animèrent de ce feu du génie qui le possédait si souvent; il lança un regard sur le groupe des courtisans, puis laissa ses doigts courir sur l'instrument. C'était d'abord quelque chose de vague et dont il était difficile de se rendre compte; on remarquait parmi ses accords heurtés cent mélodies sur le point de naître et interrompues tout d'un coup par une nouvelle idée. Peu à peu tout s'éclaircit, le visage de Gluck rayonnait d'un feu divin, il ne voyait plus où il était, il avait commencé devant la reine, il continuait comme chez lui: un mouvement de valse, de ce rythme vigoureux qui n'appartient qu'aux Allemands, se fit bientôt entendre. La reine avait peine à retenir deux larmes qui



roulaient dans ses beaux yeux , car avant tout elle tenait à paraître Française de cœur ; elle savait qu'on l'avait surnommée *l'Autrichienne* , et elle aurait voulu oublier son pays. Elle aurait cependant pu pleurer en liberté : on ne l'aurait pas remarquée. L'attention des ducs , marquis et autres assistans était toute absorbée par ces accords sublimes , dont la pâle musique française , la seule qu'ils eussent entendue jusque-là , ne leur avait jamais donné d'idée ; ils comprenaient un art pour la première fois.

Leur extase durait encore et Gluck ne jouait plus. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son large front : il semblait sortir d'un songe pénible. Il fut quelques instans à se remettre. La reine le remercia en lui disant bien bas, dans sa langue maternelle :

— Merci, merci, mon bon maître. Oh ! vous êtes bien vengé.

Puis le bon Allemand se retira et les grands seigneurs s'inclinèrent quant il passa près d'eux ; la noblesse crut cette fois ne pas déroger en rendant hommage au génie puissant qui venait de se révéler à elle.

Je dois vous raconter maintenant comment et où j'ai trouvé ce débris de notre ancienne monarchie.

J'allai dernièrement à l'hôtel des Invalides rendre visite à un ancien officier supérieur que j'avais perdu de vue depuis longtemps. Mon ami m'apprit que plusieurs dames musiciennes étaient leurs commensales, et que même quelques officiers pratiquaient cet art avec quelque distinction.

— Nous avons entr'autres , ajouta-t-il , un de nos camarades qui possède un clavecin auquel il paraît tenir singulièrement, et dont il touche fort souvent à notre grand plaisir.

Sur ma demande, on m'introduisit chez l'amateur de cet instrument suranné ; il me fit remarquer tous les détails de son clavecin. J'admirai sa parfaite conservation, la laque noire, brillante, à filets d'or, et surtout les peintures, qui me parurent d'un grand prix. Le vieil officier me pria de l'essayer ; ce que je fis, et jugeant sans doute à ma figure que je n'étais pas très-enthousiasmé du son peu harmonieux que font les bouts de plume en accrochant la corde :

— Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il a un bien beau son ! me dit-il.

— Oui , repris-je , fort beau pour un clavecin , mais le plus mauvais piano vaut mieux que cela.

— Ah ! monsieur , me répondit-il, il n'y a point de piano ou d'instrument au monde qui puisse me faire autant de plaisir que ce vieux clavecin. C'est que nous sommes presque du même âge ; et puis il me rappelle tant de souvenirs !

— Et le bon vieillard paraissait attendri en me disant ces derniers mots. Ma curiosité fut vivement excitée , et je ne pus m'empêcher de lui exprimer le désir de la voir satisfaite.

L'ancien officier accéda sans peine à ma demande qui parut lui faire plaisir. Je prêtai l'oreille pendant que mon ami, qui probablement avait entendu l'histoire plus d'une fois, se hâtait de regagner sa chambre.

— Avant la révolution , monsieur , j'avais l'honneur d'être accordeur de la reine et des premières maisons de la cour. C'était alors une profession lucrative : c'était une autre affaire d'accorder un grand clavecin dont les claviers avaient chacun des cordes différentes, et dont plusieurs jeux avaient même des rangées de cordes respectives, que d'accorder vos misérables pianos à trois et à deux cordes : on dit même qu'on en fait maintenant à une corde, ce qui est le comble de l'absurde. Aussi l'art d'accordeur n'est plus qu'un métier, voilà pourquoi tant de gens s'en mêlent. J'exerçai honorablement ma profession jusqu'à l'époque de la tourmente révolutionnaire. On a plaint bien des gens, monsieur ; mais on n'a pas assez plaint les pauvres accordeurs. Tout nous abandonnait en même temps : les grands seigneurs se sauvaient avec un dévouement rare, et il en est bien peu qui aient songé à s'acquitter avec nous avant leur départ : ils comptaient tous revenir bientôt pour châtier cette canaille comme il l'appelaient. Mais la canaille saisissait leurs biens ; les enrichis achetaient bien les clavecins , mais c'étaient des meubles et non des instrumens pour eux, et l'accordeur n'y avait jamais à faire. Je traînai péniblement mon existence jusqu'au 10 août. Cette fatale époque ne sortira jamais de ma mémoire. J'entends dire qu'après le massacre des Suisses¹, le peuple s'était répandu dans le château des Tuileries et brisait tout ce qui se rencontrait sur son passage. Je voulus jeter un dernier coup d'œil sur ces appartemens, où j'avais été appelé si souvent avant qu'ils fussent dépouillés de leur magnificence. Je me rendis donc au château, et fut porté par la foule jusqu'à la chambre de la reine. Ah ! monsieur, quel spectacle ! Tout était saccagé, brisé ; un seul objet était encore intact, c'était le clavecin : mais un homme hideux était monté dessus, il haranguait la multitude, et autant que je pus entendre au milieu du tumulte il proposait de jeter mon clavecin par la fenêtre. J'étais tout tremblant dans un coin, abîmé, anéanti ; l'orateur sauta en bas de son piédestal ; 30 mains vigoureuses s'emparèrent de l'instrument, la queue est déjà hors du balcon, il va aller faire un tour dans le jardin, quand tout-à-coup une voix jeune et claire se fait entendre ; arrêtez ! arrêtez ! On s'arrête en effet. Le clavecin reste suspendu sur le bord de l'abîme, et l'orateur s'avance. C'était un tout jeune homme en uniforme de garde national. Sa figure enjouée, franche et spirituelle en même temps, prévenait en sa faveur : Citoyens, qu'allez-vous faire ? leur dit-il, pourquoi briser cet instrument ? ignorez-vous donc le pouvoir de la musique ? n'avez-vous pas souvent marché en

entonnant la *Marseillaise*? l'effet en serait encore plus merveilleux avec accompagnement. Au lieu de briser cet innocent instrument, laissez-moi vous régaler d'un air patriotique.

Cette courte harangue, débitée moitié sérieusement, moitié en riant, produisit un effet analogue sur l'assemblée. Quelques-uns hésitaient, d'autres persistaient dans leur projet de destruction. Mon jeune homme s'élance vers ceux qui tenaient la tête de l'instrument. — Ouvrez-moi cela, dit-il, d'un ton d'autorité. — On obéit, et sur-le-champ il leur joue la ritournelle de la *Marseillaise*, que tous les spectateurs reprennent en chœur. Après le chant vient la danse; c'est dans l'ordre. Après la *Marseillaise* il fallut jouer la *Carmagnole*, puis *Ça ira*, puis *Madam' Vêlo*, etc. Tout cela me saignait le cœur, monsieur. La *Carmagnole* sur le clavecin de la reine !.....

Toute cette foule me faisait mal à voir. Quand on eut bien dansé, on ne songea plus à briser l'instrument : on se retira gaiement, si toutefois on peut nommer cette joie de la gaité; et je me trouvai seul dans la chambre. Je m'approchai de mon cher clavecin, qui avait été si miraculeusement sauvé : je voulus le purifier, et je me mis à jouer ce beau chœur d'*Iphigénie* de Gluck que la galanterie du public quelques années auparavant adressait toujours à la reine.

A peine avais-je commencé les premières mesures : *Que de grâces, que de beautés!* que je me sens arraché du clavier. C'était mon garde national. Etes-vous fou, me dit-il, avez-vous envie de vous faire écharper? Il n'en faudrait pas tant. Je me suis échappé à l'ovation de ces misérables, je voulais voir s'il n'y aurait pas moyen de sauver cet instrument. — Vous êtes donc accordeur aussi? lui dis-je. — Pas le moins du monde, me dit-il, je ne suis qu'un simple amateur, mais j'aurais été désolé de voir détruire inutilement un si beau meuble. Il appelait cela un meuble! Enfin, n'importe, il l'avait sauvé, c'était l'essentiel. Nous cherchâmes en vain les moyens de préserver efficacement plus longtemps mon pauvre clavecin. Monsieur, me dit tout d'un coup le jeune homme, je crains qu'il ne fasse pas longtemps bon pour vous en ces lieux. Grâce à mon uniforme je ne crains rien, mais vous n'avez pas un costume à l'ordre du jour; d'un moment à l'autre vous pouvez être arrêté, suspecté, le mieux est de vous esquiver jusque chez vous. Le clavecin deviendra ce qu'il pourra, songez d'abord à vous. Il dit, me pousse hors de la chambre, ferme la porte et jette la clef par une fenêtre. — Monsieur, de grâce, lui dis-je, que je connaisse au moins le sauveur du clavecin de la reine. Votre nom? — Singier. Le vôtre? — Doublet, accordeur de la reine. Il me ferme

la bouche d'une main, me tend l'autre et s'esquive; Le lendemain de cette fatale journée j'allai m'engager. La carrière des armes me fut plus favorable que ma première profession. J'obtins rapidement de l'avancement, et j'étais parvenu au grade de chef de bataillon à l'époque de la restauration.

Je jugeai qu'il ne faisait pas meilleur pour les militaires en 1814 que pour les accordeurs en 1792; je sollicitai ma retraite et j'obtins d'entrer aux Invalides. Le hasard me fit assister à la vente du mobilier de la reine Hortense. Jugez, monsieur, quelle fut ma joie, en reconnaissant mon vieux compagnon, mon pauvre clavecin! Depuis que j'en ai fait l'acquisition, il m'a consolé de tous mes chagrins. Mais je me fais vieux, que deviendra-t-il après moi? Il n'a jamais habité que des palais ou des hôtels, sera-t-il destiné à être dépecé et vendu pièce à pièce par un brocanteur? C'est un cruel chagrin pour mes vieux jours.

— Mais, monsieur, lui dis-je, n'avez-vous jamais revu votre jeune garde national?

— Si fait vraiment; je l'ai retrouvé presque en même temps que mon clavecin. Nous étions partis du même point, mais nous avons choisi deux carrières bien différentes. Je me suis fait militaire, j'y ai gagné les Invalides. Il s'est fait directeur de spectacle, et il a gagné 40 mille livres de rente. M. Singier est peut-être, du reste, le seul directeur qui ait fait sa fortune, en se faisant toujours aimer des administrés qui l'aidaient à s'enrichir. Vous voyez bien, monsieur, que mon clavecin porte bonheur.

— Ici mon vieil officier s'arrêta, je le remerciai de sa courtoisie. Il m'accorda la permission de venir le revoir et même de lui amener quelques vrais amateurs pour visiter son instrument. Lecteurs, si vous voulez faire connaissance avec le clavecin de Marie-Antoinette, allez à l'hôtel des Invalides, demandez M. le chef de bataillon Doublet, et l'heureux possesseur de ce précieux morceau se fera sans doute un plaisir de vous le laisser admirer, peut-être même consentirait-il à s'en défaire : mais je vous préviens, ce ne serait qu'en faveur d'un véritable amateur.

Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas est une des plus curieuses expressions de l'époque actuelle. Passionné par tempérament, rusé par instinct, courageux par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, c'est tout Antony pour l'amour, presque Richard pour l'ambition, ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance; superstitieux quand il pense, religieux quand il écrit, sceptique quand il parle; nègre d'origine et français de naissance, il est léger, même dans ses

plus fougueuses ardeurs, son sang est une lave et sa pensée une étincelle; l'être le moins logicien qui soit, le plus anti-musical que je connaisse; menteur en sa qualité de poète; avide en sa qualité d'artiste, généreux parce qu'il est artiste et poète, trop libéral en amitié; trop despote en amour; vain comme femme, ferme comme homme, égoïste comme Dieu, franc avec indiscretion, obligeant sans discernement, oublieux jusqu'à l'insouciance, vagabond de corps et d'âme, cosmopolite par goût, patriote d'opinion, riche en illusions et en caprices, pauvre de sagesse et d'expérience; gai d'esprit, médissant de langage, spirituel d'à-propos; don Juan la nuit, Alcibiade le jour; véritable Protée, échappant à tous et à lui-même; aussi aimable par ses défauts que par ses qualités, plus séduisant par ses vices que par ses vertus: voilà M. Dumas tel qu'on l'aime, tel qu'il est, ou du moins tel qu'il me paraît en ce moment; car, obligé de l'évoquer pour le peindre, je n'ose affirmer qu'en face du fantôme qui pose devant moi, je ne sois pas sous quelque charme magique ou sous une que magnétique influence.

BAL PAR SOUSCRIPTION

Tous les premiers préparatifs du magnifique bal qui sera donné, le 15 courant, au Grand-Théâtre, sont terminés; mais il y a encore à faire des préparatifs particuliers qui doivent être réglés sur le nombre des souscripteurs. En conséquence, la direction des théâtres croit devoir rappeler au public que les listes de souscription seront irrévocablement closes le lundi 10 courant. Ceux qui ne se feraient pas inscrire, d'ici là, regretteraient sans doute vivement de se voir privés par leur faute d'une soirée magique dont on n'a encore aucune idée à Lyon. Plusieurs améliorations ont été faites au prospectus primitif, le nombre des lots a été considérablement augmenté. Tout concourt donc à assurer à cette brillante réunion une splendeur inconnue jusqu'ici, et nous sommes certains, d'après le nombre et la position sociale des souscripteurs déjà inscrits, que toute la meilleure société de Lyon s'empressera de donner un exemple qui ne sera pas perdu pour les plaisirs de l'année prochaine.

THÉÂTRES.

Deux représentations à bénéfice sont annoncées pour vendredi. La foule se trouvera partagée entre le grand et le petit théâtre. MM. Breton et Crémont, avec des droits égaux à la faveur du public, lui font un appel qui sera sûrement entendu. *Bertrand et Raton*, la piquante comédie de Scribe, la pièce en vogue à Paris, sera représentée au milieu des applaudissements de tous les spectateurs qui aiment les traits d'observations pleins de finesse et d'esprit, les scènes filées avec art et une intrigue dénouée sans effort et sans coup de poignard, chose neuve aujourd'hui pour le monde dramatique. Une grave indisposition de M. Crémont est venue l'arrêter dans la composition de la musique du nouveau ballet de M. Léon. Cette circonstance interdit la mise en scène d'un ouvrage dont on s'accorde

à dire le plus grand bien. Nous aurons en échange la 3^{me} représentation de *Tancrède*, opéra qui a produit un si grand effet musical. Deux morceaux de musique, l'un par MM. Baumann et Cherblanc, que l'on n'a pas encore eu le plaisir d'entendre ensemble, l'autre par M. Georges Hainl, notre étonnant violoncelle, compléteront le spectacle donné au bénéfice de notre zélé et habile chef d'orchestre, M. Crémont.

— Le *Royaume des Femmes* ou le *Monde à l'envers*, vaudeville fantastique en 2 actes; la *Tireuse de Cartes* ou le *Crime d'une mère*, mélodrame en 3 actes; *Dieu et Diable* ou la *Conversion de M^{me} Dubarry*, vaudeville en un acte; telles sont les nouveautés que nous offrira Breton avec son comique si original et si animé. Pour ajouter encore à l'attrait de cette représentation, M^{me} Breton, à qui on a fait un si bon accueil dans le *Petit Matelot*, reparaitra dans l'opéra de la *Lettre de Change*. Nous aurons cette fois en elle la jolie femme et l'agréable chanteuse. Le public sera dans un grand embarras en présence de ces deux bénéfices. Espérons que la direction ajournera une de ses représentations dans l'intérêt de tous.

— M. Chazel, artiste du grand-théâtre, a succombé dimanche à une longue maladie. Son convoi a été suivi par tous ses camarades.

— C'est le premier Mars qu'aura lieu la distribution par la voie du sort, des objets acquis par la société des amis des arts. Tous les souscripteurs seront admis les mardi et samedi, de onze heures du matin à trois heures du soir, à l'exposition des tableaux qui aura lieu au palais St-Pierre.

Les personnes qui, n'ayant pas souscrit, désireraient connaître les tableaux acquis, trouveront des billets au Palais-des Arts.

— Un Arrêté de M. le Préfet, contre les crieurs publics, placardé samedi n'a pas arrêté, dimanche, la vente des écrits républicains. Voilà qui leur donne encore le mérite du fruit défendu.

— Un vieillard nommé Rancourt, ouvrier en soie, demeurant à la Croix-Rousse, rue des Gloriettes, s'est précipité, mardi 28 janvier, à trois heures du soir, du haut des murailles échelonnées les unes sur les autres jusqu'à cent pieds environ de hauteur pour empêcher l'éboulement des terres, dans une maison située cours d'Herbouville près la barrière St Clair et formant l'angle septentrional du grand escalier en perron qui conduit au plateau de la Croix-Rousse. Le corps de ce malheureux est tombé à moitié chemin sur un toit qui l'a renvoyé sur un autre toit inférieur, d'où il a été rejeté sur les dalles de la cour horriblement mutilé, et la tête complètement fracassée. Il laisse une veuve malade à l'hôpital depuis longtemps, et un jeune garçon qu'il avait adopté dans des jours meilleurs. Le chagrin de perte récente et la perspective de la misère pour ses derniers jours, tels sont les motifs qui ont amené ce déplorable suicide.

M. Clermont fils doit ouvrir le 9 février un cours public et gratuit de calcul différentiel et intégral, dans une salle du Palais St Pierre. Le talent de ce jeune professeur, que rehausse la plus grande modestie, nous est un sûr garant du succès qui l'attend et des avantages que trouveront à ce cours tous ceux qui comprennent son importance.

— M. Parisel continue de son côté son cours de chimie appliquée aux arts. Chaque jour on apprécie davantage les louables efforts et le mérite de ce jeune chimiste.

— Quelques habitants du quai de Saône dont les caves ont été inondées par les dernières crues, ne voulant pas faire de nouvelles provisions de charbons, ont la barbarie de faire pêcher par des décroisseurs le charbon qui leur est nécessaire chaque jour. Quelques malheureux attirés par l'appât d'un modique salaire, ont trouvé dans ce travail de dangereuses maladies et peut-être y trouveront-ils la mort. Ce sont là de véritables assassinats. L'opinion publique doit flétrir ceux qui portent dans la poitrine un coffre fort pour cœur.